

Judaïsmes

COLLECTION DIRIGÉE PAR ARIANE KALFA

ALESSANDRO GUETTA

Philosophie et Cabbale
Essai sur la pensée d'Elie Benamozegh

Éditions L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) – CANADA H2Y 1K9

Collection Judaïsme
dirigée par Ariane Kalfa

La collection "Judaïsmes" souhaite revaloriser la rencontre et le dialogue entre l'Occident et la lettre hébraïque. C'est ici la conception universelle du judaïsme qui nous intéresse, universalité de ses valeurs ainsi que de son éthique. La singularité de la pensée hébraïque qui a traversé les siècles et qui ne cesse d'enrichir les différents champs du savoir occidental sera ici questionnée par des auteurs et des oeuvres issus des échanges entre culture juive et occidentale.

Nous nous proposons de ressaisir par-delà les siècles ce que la lettre hébraïque a apporté et continue d'apporter à la pensée occidentale et inversement, ce en quoi l'Occident a contribué au développement des judaïsmes. Enfin, "Judaïsmes" au pluriel, parce que loin des guerres actuelles entre les différentes formes du judaïsme, nous optons pour l'ouverture et la tolérance qui respectent la diversité des particularismes juifs et leur expressions.

Déjà parus

AYOUN Richard, *Les juifs de France (1787-1812)*, 1998.

VIGÉE Claude, *Demain, la seule demeure*, 1998.

GUETTA Alessandro, *Philosophie et cabbale. Essai sur la pensée d'Elie Benamozegh*, 1998.

Ce livre est issu du remaniement et de l'augmentation de ma Thèse de doctorat nouveau régime intitulée "La philosophie religieuse d'Elie Benamozegh", préparée à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Ve section, sous la direction de M. Charles Touati et soutenue le 8 novembre 1993. Certaines de ses parties ont déjà paru - sous une forme légèrement modifiée - comme articles dans de différentes revues, que le lecteur retrouvera facilement dans la section bibliographique.

J'ai le devoir, et le plaisir, de remercier tous ceux qui m'ont aidé à sa rédaction : Charles Touati et Charles Mopsik, dont les suggestions et les remarques m'ont été précieuses ; Bruno Di Porto, Lucette Valensi, Nancy Green, Sylvie-Anne Goldberg et de façon particulière Charles Amiel, qui m'ont constamment encouragé. Je dois à Heinz Wisman l'idée générale qui organise la deuxième partie du livre.

Isidoro Kahn, rabbin de Livourne, a mis à ma disposition les archives de la communauté juive de la ville.

Les bibliothécaires de l'Alliance Israélite Universelle de Paris, de l'Institut Ben Tzevi de Jérusalem, ainsi que ceux de la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Jérusalem, de la Bibliothèque Nationale de Paris, de la Biblioteca Labronica de Livourne, de la Maison de la Diaspora de Tel Aviv et du Centre Bibliographique de l'Union des communautés juives, à Rome, ont toujours collaboré de façon parfaite.

Mireille Montmasson a revu le texte français et, surtout, a partagé avec moi les années liées à la rédaction de la Thèse et puis du livre : années importantes, et pas toujours faciles. Cet ouvrage lui est dédié.

INTRODUCTION

L'entretien terminé, je reconduisis Benamozegh pendant quelques instants dans les rues de Livourne, puis il me pria de le laisser. Je le suivis des yeux ; il s'éloignait à petits pas, absorbé dans ses réflexions qu'il accompagnait de gestes involontaires, salué respectueusement par quelques passants et regardé avec curiosité par les autres que surprenait l'étrangeté de son allure¹.

Le témoignage ému du disciple chrétien Aimé Pallière coïncide singulièrement avec celui d'un chroniqueur livournais, qui décrit comment les gamins des quartiers populaires guettaient derrière les coins des rues le curieux personnage au nom exotique. Il s'arrêtait, faisait avec ses pieds des signes mystérieux par terre, puis tournait l'angle où l'attendaient les railleries des petits voyous qui, amusés, prenaient ensuite la fuite².

Ce petit monsieur à la mise négligée et au regard absorbé était prédicateur à la synagogue et professeur de théologie à l'école rabbinique de la ville. Il était aussi éditeur de livres hébraïques et, surtout, écrivain fécond et original. La production sortie de sa

plume en trois langues - hébreu, italien et français - était abondante et variée ; sa renommée s'étendait bien au delà des limites de la ville et même de l'Italie, juive et non-juive, mais elle était souvent accompagnée par des critiques ironiques ou virulentes ou encore, ce qui était bien plus douloureux, par la suffisance voire l'indifférence affichée.

Le grand maître du judaïsme italien du XIX^e siècle, Samuël David Luzzatto, le traitait avec une ironie qui frôlait l'offense ; son élève David Castelli, après avoir obtenu une chaire universitaire de littérature hébraïque, ne ménageait pas les attaques contre une méthode qu'il jugeait privée de tout fondement scientifique ; rares étaient les réactions du milieu philosophique italien et, pour des raisons opposées, les rabbins très orthodoxes de Jérusalem interdirent la lecture de l'un de ses ouvrages les plus importants.

Pourtant, ses disciples le vénéraient, et sa célébrité était grande. Il était tenu en haute estime par Ernest Renan, Adolphe Franck, Giuseppe Mazzini ; on a parlé de lui comme du "Platon du judaïsme italien" ; très récemment, dans un journal italien, on l'a défini comme une intelligence déchaînée obligée à marcher au pas des boiteux qui constituaient le milieu philosophique italien de l'époque.

Sa démarche intellectuelle était trop particulière pour se faire accepter sans réserves : dans ses ouvrages se mêlaient des éléments d'une tradition ancienne qui portait la marque de l'oralité, et la sensibilité philologique et philosophique du XIX^e siècle.

À sa mort on parla de génie, tout en ajoutant que ce génie avait été méconnu : c'était peut-être une façon d'exprimer l'embarras vis-à-vis d'une pensée dont on entrevoyait une certaine grandeur, mais qui restait en bonne partie insaisissable, puisqu'irréductible à la culture dominante.

L'oeuvre de ce savant largement autodidacte descendant de rabbins marocains et né dans l'Italie du "Risorgimento" était vouée, de son vivant, à une honorable marginalité. D'ailleurs, ne s'était-il plaint, en paraphrasant avec ironie un dicton talmudique, que sa place n'était nulle part, et qu'il se sentait comme suspendu en l'air ?

L'étude qui suit est la tentative de démêler cette oeuvre, à laquelle les tendances apologétiques qui se sont présentées à plusieurs

reprises n'ont probablement pas rendu un bon service. Il en résulte le profil intellectuel d'un cabbaliste philosophe, qui a quelques aspects archaïques mais qui appartient pour l'essentiel à la culture de son temps : un cabbaliste qui s'est mis à l'école de Vico, un idéaliste qu'on peut appeler sans crainte le Gioberti juif.

QUELQUES REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Le nom *Amozegh*, de formation judéo-berbère, semble être un dérivé de la racine hébraïque MZG (*mélange, tempérament*), et le terme berbère *Amazig*, par lequel les Berbères se désignent eux-mêmes, paraît également dériver de cette racine. Dans ce cas, l'ethnique *Amazig* obéirait au *mélange* de populations diverses qui se serait opéré à un moment donné, et qui aurait produit le groupement berbère [...]. Pour conclure, le mot Amozeg précédé de l'indice de filiation hébraïque *ben* pourrait se traduire par "Fils de Berbère"¹.

Il est pour le moins curieux de constater que le destin d'un homme qui engagea toutes ses énergies intellectuelles dans le passage entre deux cultures était en quelque sorte déjà inscrit dans son nom. Lui-même, en bon cabbaliste, attribuait d'ailleurs une énorme importance aux noms, qui loin d'être des associations conventionnelles de phonèmes, reflétaient selon lui un rapport essentiel avec leur référent réel.

Si la biographie événementielle de Benamozegh n'a guère d'intérêt, son chemin intellectuel est en revanche intéressant, périlleux, voire rare.

La naissance d'Elie a lieu dans une atmosphère biblique. Quand il vint au monde, en 1823, à Livourne, son père Avraham avait soixante et onze ans. Il s'était marié une seconde fois, avec l'autorisation de sa première épouse, espérant avoir un fils : dans ce but il avait demandé à un émissaire de Terre Sainte, de passage à Livourne, de prier pour cette naissance une fois rentré à Jérusalem. Ce qui avait été fait².

Avraham Benamozegh était originaire de Fès : c'était l'époque où Livourne exerçait une grande influence sur les communautés juives du Maghreb, et accueillait bon nombre d'émigrés pour des raisons économiques³.

Chez les Benamozegh on trouve de nombreux personnages importants qui s'illustrèrent dans la société juive marocaine, du XVII^e jusqu'au XIX^e siècle ; il ne semble pas, par ailleurs, qu'Avraham fit partie de l'élite intellectuelle, bien qu'ayant étudié de façon sérieuse et possédant des connaissances bibliques et talmudiques non négligeables⁴. La mère d'Elie, Clara Coriat, descendait d'une lignée d'illustres rabbins qui remontait au moins au XVI^e siècle. Le père de Clara, Avraham Refaël, né à Tétouan, fut successivement rabbin à Mogador et à Livourne, où il mourut en 1808.

Les aller et retours entre la Toscane et l'Afrique du Nord devaient être fréquents, pour que nous retrouvions un des frères de Clara, Yéhoudah, à Mogador, à Pise, de nouveau à Mogador et, finalement, à Livourne. Ce même Yéhoudah, cabbaliste de valeur et de renommée, fut le maître du petit Elie, qui avait perdu son père à l'âge de trois ans. Dans sa brève *Autobiographie*, Benamozegh donne une description émue des "longues nuits d'hiver pendant lesquelles [mon] oncle lisait avec moi le *Zohar*, du début jusqu'à la fin ; et cela deux fois de suite, à la faible lueur d'une chandelle"⁵.

Livourne était encore, à l'époque, un centre commercial d'une importance internationale, après la dépression qui suivit le bloc maritime des années napoléoniennes et avant la décadence sans appel après l'unification de l'État italien. La communauté juive de la ville, véritable petit État dans l'État⁶, fondée par des anciens *conversos* hispano-portugais à la fin du XVI^e siècle, s'était profondément transformée. L'élément sépharade ibérique qui avait

fait sa splendeur économique et culturelle pendant cent cinquante ans était progressivement rejoint, puis remplacé, par les Juifs italiens (surtout romains) et maghrébins : ceux que les fiers bourgeois sépharades considéraient sans ambiguïté comme des coréligionnaires d'un niveau social inférieur, à éloigner de la direction des affaires publiques, voire de la ville elle-même⁷.

Malgré son "italianisation", la Nation juive de Livourne gardait encore des éléments exotiques par rapport au reste de la ville et, aussi, des autres communautés juives d'Italie. Le savant juif allemand Avraham Berliner, en visite, décrit en 1874 la prière dans la Grande Synagogue dans les termes suivants :

Les habillements différents offraient au visiteur une vision intéressante. On y voyait des Israélites européens vêtus d'un pardessus, des Berbères dans leur burnous d'un blanc éclatant, des Orientaux en turban, et bien d'autres. Ils étaient réunis, tous, pour prier dans notre langue sacrée, avec la dévotion habituelle. Et pourtant leur caractère vif et changeant était bien perceptible : une conversation sur un ton plutôt fort s'allumait souvent, accompagnée de larges gestes⁸.

Pour un jeune homme dépourvu de moyens, le chemin était tracé : Benamozegh est obligé de se chercher un emploi ; il le trouve, "pleurant d'avoir abandonné les études chéries", auprès du commerçant tunisien Avraham Enriques. Il passe ensuite au comptoir Cave-Bondi, pour y travailler en tant que magasinier.

Je m'y sentais comme assigné à résidence. Combien de fois j'ai mis les registres commerciaux de côté pour prendre mes livres de Torah et de science. Mon souvenir reconnaissant va à l'endroit de mon patron, qui me surprenait souvent, en entrant sans prévenir, dans l'acte de cacher mes lectures. Mais il ne me fit jamais aucun reproche : au contraire, il en profitait pour converser avec moi sur ces sujets⁹.

Il expliquera dans d'autres contextes que ses "livres de science" étaient les ouvrages du philosophe catholique et libéral Vincenzo Gioberti : et il ajoutera qu'il se cachait parmi les balles de coton de l'entrepôt pour lire les oeuvres de Spinoza.

En 1846 il a l'opportunité de percevoir une petite bourse, qui lui permet de laisser le travail et de se consacrer à plein temps à l'étude: ce qu'il fera dans le *Medras* (Académie) Beth Yosef Franco. Il avait déjà écrit un début de commentaire sur le livre d'Isaïe, et un commentaire sur les Psaumes¹⁰.

Il fut bientôt nommé rabbin-prédicateur et, peu de temps après, professeur de théologie au Collège Rabbinique livournaï. Il occupa ensuite les fonctions de juge du tribunal rabbinique, et fonda une maison d'édition d'une certaine importance¹¹. Sa vie se résumera désormais, pour l'essentiel, dans la composition d'une longue série d'ouvrages et dans l'enseignement, les premiers étant souvent le fruit et l'élaboration du second¹². Il rédigea des commentaires bibliques, des traités et des essais philosophiques, des ouvrages de synthèse où l'érudition sous-tend et justifie le projet théologique. Mais s'il est possible de classer ses ouvrages selon les catégories traditionnelles, les mêmes idées de fond et le même style de pensée les traversent tous : sa démarche était essentiellement éclectique, et cela correspondait à la conviction profonde de l'existence d'une réalité unitaire par-delà ses différentes manifestations.

Benamozegh ne se déplaça jamais de sa ville natale. Il s'en éloigna seulement deux fois : la première fois c'était pour se rendre à Pise (à vingt kilomètres de distance à peine) pour y rencontrer, en 1846, Adolphe Franck, le prestigieux philosophe français qui avait ouvert de nouvelles voies dans la recherche scientifique sur la cabbale. Il entreprit son deuxième "voyage" (avec la même destination) quand il était âgé de plus de soixante ans, pour suivre - incognito - un cours de philosophie du droit à l'Université¹³.

En revanche, il parcourut la grande distance qui séparait une culture juive maghrébine - imprégnée de *pietas* traditionnelle et de cabbale - des philosophies les plus avancées qui s'élaboraient à l'époque en Europe.

Tout en restant à l'intérieur du cadre religieux juif, Benamozegh s'ouvrit progressivement aux milieux scientifiques italiens, puis français ; il essaya d'adapter le patrimoine cabbalistique qui était le sien à la réflexion post-hégélienne, évolutionniste et positiviste de la deuxième moitié du siècle. Il fallait un esprit hardi et sûr de

lui pour mener à bien cette opération délicate. Il en résulta une synthèse qui est encore aujourd'hui loin de faire l'unanimité : finalement, son amalgame insouciant mais passionné de cultures et de sensibilités, a priori sans possibilité de communication entre elles, semble ne satisfaire vraiment personne. Et ce, parce qu'il était à la fois un esprit véritablement traditionnel et profondément moderne, un cas à part, même à une époque où le problème de la "modernisation" de la religion était à l'ordre du jour, pour les Juifs comme pour les Chrétiens.

Son élève Samuël Colombo formulait le programme benamozeghien en ces mots :

Regarder fixement et fermement le passé et explorer en même temps le progrès, qui avance si rapidement. Loin d'adorer exclusivement l'un d'eux, chercher la formule qui les comprenne dans une harmonie véritable¹⁴.

Vers la fin de sa vie, la rencontre avec le jeune catholique lyonnais Aimé Pallière lui donna la possibilité de développer le côté œcuménique de sa pensée. Pallière était un esprit religieux et inquiet, qui s'était rapproché successivement du protestantisme et du modernisme catholique ; le contact personnel avec le rabbin italien l'attira vers le judaïsme jusqu'à lui faire envisager la conversion. Benamozegh l'en dissuada, en argumentant que l'avenir religieux de l'humanité se fonderait sur une multiplicité d'expériences monothéistes : il invitait par ailleurs Pallière à devenir l'apôtre d'un monothéisme universaliste, sans être obligé à se soumettre à la loi spécifique d'Israël, ni à croire aux dogmes chrétiens de l'incarnation et de la trinité¹⁵.

Pendant un temps, Benamozegh crut vraiment à la concrétisation de cette nouvelle religion. Mais cet espoir, ainsi que l'ambition de voir ses idées et ses ouvrages acceptés dans les milieux scientifiques européens, furent largement déçus. Ce n'est pas sans amertume que, en 1897, il commença la publication d'une revue, *Bibliothèque de l'hébraïsme*, entièrement consacrée à faire connaître son travail dans de multiples domaines des études juives, autrement destiné à l'oubli.

Benamozegh mourut le 6 février 1900. Sur sa pierre tombale, son fils Emmanuel fit inscrire :

Dernier représentant, et prince, d'une famille entière de savants¹⁶.

De son enseignement fondé sur la doctrine considérée généralement comme la plus exclusiviste et la plus antirationnelle produite dans la culture juive, la cabbale, ses élèves avaient retenu trois idées centrales : le refus de la foi aveugle, la tendance à harmoniser science et religion, la certitude d'un avancement de l'humanité vers la fraternité universelle¹⁷.

PREMIÈRE PARTIE
PHILOSOPHIE
ET CABBALE

CABBALE ET PROGRÈS

Le présent est mouvement, et le mouvement est progrès.

Elie Benamozegh, *Teologia*.

Au XIX^e siècle, le “siècle du progrès”, quelques philosophes et écrivains, en France et en Italie, essayaient d’harmoniser la dogmatique religieuse avec une idéologie qui imprégnait alors les esprits, au point qu’on put l’appeler “la vraie foi de notre âge”¹.

Ils étaient tous confrontés aux mêmes problèmes: il s’agissait de concilier des vérités considérées comme éternelles et le perfectionnement continu des hommes, tant sur le plan intellectuel que moral ; de justifier la coexistence d’événements décisifs et uniques - la création, la révélation, la rédemption - et la notion de continuité ininterrompue ; enfin, à un niveau plus spécifiquement philosophique, on se posait la question de l’origine du progrès, de ses causes et de ses fins.

S’ils sont marginaux par rapport à un courant de pensée quasi-prépondérant, qui voyait dans la religion tout au plus une étape de l’évolution humaine à dépasser, ces penseurs présentent néanmoins

un intérêt particulier, aussi bien historique que théorique. Car leurs attermolements, leurs équilibristes difficiles, leurs critiques radicales, peuvent aussi nous aider à mieux comprendre les points vitaux de cette idéologie du progrès : idéologie foncièrement sécularisante, destinée - sous différentes formes - à un succès rapide et presque total.

Ces intellectuels sont en général regroupés sous l'appellation de "néo-catholiques" : parmi eux on compte un écrivain aux sympathies légitimistes initiales comme Pierre-Simon Ballanche (1776-1847), ou des personnages "dramatiques" tels que Hugues de Lamennais (1782-1854), dont l'itinéraire commence par l'exaltation de l'autorité doctrinale absolue du Pape et aboutit à une position très proche des idées démocratiques. Ou encore un philosophe comme le piémontais Vincenzo Gioberti (1801-1852), l'inspirateur du mouvement dit "néo-guelfe", qui voyait dans le Pape l'initiateur idéal du processus d'unification politique - et libérale - de l'Italie. Gioberti aussi, il faut le rappeler, après une expérience politique malheureuse, évolua vers des positions proches de la démocratie, abandonnant l'idée de centralité institutionnelle de l'Eglise.

Un autre personnage s'associait quelques années plus tard à ce chœur. Cette fois, l'idée de progrès était confrontée non pas à la tradition chrétienne, mais à la tradition juive. Ce n'est pourtant pas cet aspect qui fait la particularité de l'oeuvre d'Elie Benamozegh. Après tout, les penseurs chrétiens et juifs partageaient à cette époque le même souci de défense de la perspective religieuse contre les attaques d'une laïcisation conquérante. Sa singularité réside plutôt dans les instruments conceptuels qu'il utilisa, à savoir ceux forgés par la tradition ésotérique juive, la cabbale. A première vue, rien ne pouvait être moins adapté à un discours "modernisateur" ; d'autant plus que la cabbale connaissait dans les mêmes années l'un des moments les plus critiques de son histoire controversée, puisque les milieux juifs "éclairés" la considéraient comme une doctrine indigne de ce nom, bourrée de superstitions et de mensonges².

La difficulté la plus évidente résidait dans les éléments théoriques en jeu : comment une doctrine ésotérique et secrète

- sinon mystique - aurait-elle pu s'harmoniser avec un courant de pensée largement fondé sur la transparence progressive et sur le déploiement inévitable de la raison ?

Ce qui se présente est donc le phénomène historiquement intéressant d'une traduction et d'une réadaptation d'idées et de termes conçus au plus tard au XIII^e siècle, qui s'inscrivent dans le contexte philosophique européen du XIX^e siècle. Et puisque la première formation de Benamozegh s'était faite dans la tradition cabbalistique judéo-marocaine, on évaluera dans quelle mesure ce "transfert" culturel put être ardu et risqué : ce fut une véritable péripétie, néanmoins originale dans ses modalités et parfois même fascinante.

Benamozegh déclarait avoir le but ambitieux de reconstituer un système philosophique juif global, qui - d'après lui - aurait "rétabli l'harmonie interrompue avec la science humaine la plus avancée"³. La tâche apparaissait si difficile qu'il se serait contenté d'en tracer les débuts - écrit-il - Maïmonide lui-même n'ayant pas su mener à bien une initiative semblable. Ce parallèle ambitieux est poussé jusqu'à la reformulation d'une série de "credo", à l'instar des articles de foi du philosophe espagnol.

En fait, le résultat est un système de philosophie très proche de certains des penseurs religieux catholiques évoqués⁴. La théologie du rabbin italien semble être en somme totalement inscrite à l'intérieur d'une certaine atmosphère culturelle européenne : mais ses sources conceptuelles, jusqu'à certaines définitions, sont presque toujours repérables dans les œuvres de la tradition cabbalistique. Nous en analyserons quelques exemples marquants.

